

CHRISTOPHE MAZODIER
PRÉSENTE

ROMAIN DURIS
CÉLINE SALLETTE GRÉGORY GADEBOIS

CESSEZ-LE-FEU

UN FILM DE
EMMANUEL COURCOL



Le Dacte

CHRISTOPHE MAZODIER PRÉSENTE

CESSEZ-LE-FEU

UN FILM DE
EMMANUEL COURCOL

AVEC
ROMAIN DURIS
CÉLINE SALLETTE
GRÉGORY GADEBOIS
JULIE-MARIE PARMENTIER

1h43 - France - 2016 - 2:35
SORTIE LE 19 AVRIL

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet
75017 Paris
Tel : 01 44 69 59 59

RELATIONS PRESSE

Marie Queysanne
assistée de Charly Destombes
113 rue Vieille du Temple - 75003 Paris
Tel : 01 42 77 03 63
marie@marie-q.fr / charly@marie-q.fr

Matériel presse téléchargeable sur : www.le-pacte.com



SYNOPSIS

1923. Georges, héros de 14 fuyant son passé, mène depuis quatre ans une vie nomade et aventureuse en Afrique lorsqu'il décide de rentrer en France. Il y retrouve sa mère et son frère Marcel, invalide de guerre muré dans le silence.

Peinant à retrouver une place dans cet Après-guerre où la vie a continué sans lui, il fait la rencontre d'Hélène, professeure de langue des signes avec qui il noue une relation tourmentée...



ENTRETIEN

Avec Emmanuel Courcol (Réalisateur)

***CESSEZ-LE-FEU* nous plonge dans la France de 1923, cinq ans après la fin de la Première guerre mondiale. Pourquoi le désir d'aborder cette période historique ?**

À l'origine du projet, il y a mon histoire familiale. La guerre de 14 faisait partie de mon univers d'enfant par le biais des récits de ma grand-mère, mais aussi à travers un de mes grands-pères, Léonce, qui avait combattu pendant la guerre. Je ne l'ai pas connu mais il y avait beaucoup de photos de lui en uniforme dans la maison, des cartes postales du Front... on jouait avec son casque... Il appartenait à la mythologie familiale. Il avait 20 ans en 1914 et s'est coltiné toutes les batailles jusqu'à celles des Balkans en 19. À la fin de la guerre, il avait été décoré et était redevenu instituteur. Un destin de poilu français assez ordinaire en somme car ce conflit a impacté pratiquement toutes les familles en France. Contrairement aux personnages de mon film, mon grand-père, lui, s'est réintégré dans la société. Mais il m'est impossible de savoir réellement quelles ont pu être ses séquelles psychologiques.

***CESSEZ-LE-FEU* est surtout un film sur l'après-guerre et les Années Folles...**

Oui, c'est une période fascinante, finalement assez peu traitée au cinéma. L'après-guerre, comme la guerre, génère toujours de considérables affaires et toutes sortes de trafics, en plus de la folie liée à l'étonnement et la culpabilité d'avoir survécu. Après avoir détruit il faut reconstruire, et la guerre de 14 avec l'immense chantier de réhabilitation des champs de bataille n'a pas failli à la règle, avec ses fortunes qui se sont bâties sur le commerce de l'exhumation des corps, la récupération des métaux, le nettoyage et la reconstruction des 4000 villages détruits ou rayés de la carte...

À Paris, passée la chaleur des retrouvailles avec Fabrice, son compagnon d'armes, c'est tout cela que Georges, totalement déphasé, découvre au cours d'une soirée débridée, ironiquement plantée dans un décor d'Afrique de pacotille : un Paris déchainé, qui fête toujours la fin du conflit. Il est alors frappé par l'étalage obscène de l'argent des profiteurs, la licence et l'insouciance de la société, le luxe insolent des planqués, l'arrogance de la nouvelle génération et, au milieu de tout ça, quelques fantômes d'anciens combattants à la dérive. Pour Georges, homme blessé, austère et solitaire, le cocktail est explosif...

Comment avez-vous abordé la reconstitution historique ?

Le principe était que tout l'arrière-plan – le décor, l'époque, les tranchées... – soit d'une grande précision mais jamais appuyé, jamais dans l'illustration, jamais montré en tant que tel, toujours inscrit dans l'histoire intime des personnages. C'est pour moi la seule façon de traiter les choses de manière contemporaine. On ne fait pas attention à son époque, on vit avec, elle nous paraît normale, on ne la regarde pas en tant que telle...

Pourquoi avoir situé l'histoire cinq ans après la guerre, et pas directement au retour de la guerre ?

Je voulais être vraiment dans l'après-guerre, laisser le temps au personnage de Georges d'être parti en Afrique, pour que, du point de vue de sa mère, il ait quasiment disparu lui aussi. Son retour est un véritable événement, il n'a pas fait juste un petit tour en Afrique en touriste ! Surtout, je voulais montrer à quel point, malgré les années écoulées, la guerre n'est pas finie pour ces anciens combattants. Pour la société, c'est déjà de l'histoire ancienne, comme on le voit dans l'épisode parisien, quand ce jeune homme qui n'a pas connu la guerre vient provoquer l'ancien combattant. Ils ont à peine trois ou quatre ans d'écart mais pour lui, celui-ci est un vieux con qui ressasse des histoires des tranchées dont il n'a rien à faire...

Comment avez-vous écrit la partie qui se passe en Afrique ?

Je n'avais jamais mis les pieds en Afrique mais un livre a été décisif : *L'Etrange destin de Wangrin* de Hampaté Bâ, qui raconte l'histoire d'un interprète de l'administration coloniale des années 10 qui a vraiment existé. Ce récit m'a beaucoup aidé à construire le personnage de Diofo et la relation qu'il entretient avec Georges. Celui-ci est son patron mais leur rapport est aussi un rapport de fraternité d'armes, très égalitaire. Diofo est totalement indispensable à Georges. Il connaît le terrain et le sort des mauvais pas. C'est un personnage intelligent et joueur, quand il traduit, il traduit à sa façon car il voit bien que ce que dit Georges, ce n'est pas toujours ce qu'il faut dire... Ce livre drôle et féroce m'a permis de saisir l'esprit africain et de me plonger dans toute cette époque coloniale en Haute-Volta du point de vue des autochtones. Je ne voulais pas que l'Afrique soit réduite à un décor exotique mais qu'elle existe le plus justement possible.

Comment s'est passé le tournage en Afrique ?

Les repérages, la préparation puis le tournage ont constitué pour moi, comme pour l'équipe, une véritable aventure initiatique. Dans mon souci de restituer une Afrique inédite nous sommes partis à la recherche de décors et paysages encore vierges de tournage et souvent difficiles d'accès, ce qui a rajouté ce parfum d'aventure. Dans cet esprit, les séquences villageoises ont été tournées dans des villages reculés du Burkina et du Sénégal, avec la participation des populations locales qui étaient très impliquées, par exemple en portant à l'avance quotidiennement leurs costumes d'époques afin de se les approprier, tout ceci grâce au travail remarquable de nos partenaires Africains. Ainsi, la séquence de la réparation du camion au début du film a été tournée avec le forgeron du village dans sa propre forge, fidèlement à ses traditions. De même pour l'épisode des chasseurs de brousse joués par d'authentiques Dozos Burkinabés, de l'arrestation de

Georges jusqu'à son initiation selon le véritable rituel de la Confrérie. Il faut également tirer un coup de chapeau au génial carrossier de Bobodioulasso qui a construit le camion Berliet sur la base d'un vieux pick-up Toyota, d'après les plans d'origine ! L'engin est arrivé au dernier moment à Dori, au fin fond du Sahel - peint en bleu layette ! - mais repeint en gris dans la nuit à la lumière des projecteurs pour être finalement prêt au matin pour la première séquence. Là-bas tout est possible... Et finalement tous les délais de tournage ont été tenus.

Raconter cette réalité historique de l'Afrique est assez rare dans le cinéma français. Il y a très peu de films sur l'Afrique coloniale...

Il y a en général très peu de films sur notre passé colonial ! Cette réalité a évidemment déjà été abordée quelques fois au cinéma, mais dans ce film, j'ai surtout tenu à mettre Georges en immersion dans une Afrique plus traditionnelle, en m'éloignant de l'imagerie d'époque un peu convenue sur le personnel colonial, qu'il fuit tout autant que l'Europe. Il s'agit avant tout pour lui d'une aventure personnelle et solitaire. La restitution de cet univers, peu traité là aussi par le cinéma français, a été pour moi l'objet d'une scrupuleuse recherche d'authenticité et de justesse dans le moindre détail afin que la soif de dépaysement de Georges soit partagée par le spectateur.

Aborder un film d'une telle ampleur pour un premier long-métrage ne vous faisait pas peur ?

Je n'ai jamais eu peur du projet, je le portais en moi depuis si longtemps... Et puis j'étais bien accompagné avec Christophe Mazodier, mon producteur et une équipe de choc qui a porté le projet avec la même foi... ou peut-être la même folie !

Pourquoi Georges est-il parti en Afrique ?

Plus il met à distance l'Europe et ses cauchemars, plus Georges se sent bien. Il s'enfonce dans l'Afrique profonde, contemple la Savane... Ça ne m'intéressait



pas de raconter dans le détail ce qu'il y fait, je voulais juste qu'on comprenne qu'il est plus ou moins nomade, fait toutes sortes de trafics, de troc avec son camion et son bateau. Il convoie même de la main d'œuvre avec son compagnon d'aventure. Mais Georges n'a pas du tout l'esprit colonial. Il est lui-même en marge du système. Il n'arrive pas plus à trouver sa place en Afrique qu'en France... Georges est mené par une espèce de fatum. Il fuit la guerre mais il la retrouve toujours, même au fin fond du Sahel, où il est rattrapé par sa violence à lui. Cette fatalité est presque comique.

De retour en France, Georges semble ne pas comprendre du tout son frère. Il pense qu'apprendre le langage des signes à son frère Marcel est une manière de l'enfermer dans son handicap, qu'avec le temps et la volonté tout se résoudra...

En tant qu'officier, Georges a eu l'habitude de donner des ordres, de mener des troupes. En Afrique aussi, il était le patron, et il pense que son retour dans sa famille va tout changer, que lui va savoir s'occuper de son frère. Georges n'est pas forcément très sympathique au début. Il est un peu arrogant, cassant. Mais il est surtout très touché et désarmé de voir son frère dans cet état qu'il ne comprend pas, qui ne rentre pas dans son logiciel très rationnel : si son frère n'a aucune lésion, il doit parler. Il suffit pour ça de le secouer un peu car qui sait, Marcel fait peut-être exprès... Georges est dans une forme de déni, il veut passer en force.

Et là, il se heurte à Hélène...

Ça m'intéressait que leur relation commence avec un conflit. Car elle non plus ne rentre pas dans le logiciel de Georges ! Hélène est une femme moderne, libre, qui veut conduire une voiture, qui envoie balader Georges... Elle n'est pas conforme à sa conception de la femme et cela le déstabilise, le fascine.

Vous retournez le cliché de l'homme qui s'en va et de la femme qui reste. Dans votre film, c'est Hélène qui décide de partir loin...

Hélène a beaucoup d'avance sur Georges. Elle a déjà connu des hommes traumatisés, elle sait que lui seul peut se sortir du mutisme, de sa posture de force. Pour moi, la scène après l'enterrement est leur vraie scène d'amour : Hélène aime Georges mais elle part car elle ne peut rien pour lui hormis lui dire qu'elle a confiance en lui. Grâce à Hélène, Georges est mis face à son comportement de fuite et enfin il va se décider à se confronter à son traumatisme, à affronter ses souvenirs.

Un frère disparu, un frère devenu muet, un frère parti en Afrique... Comment avez-vous construit cette fratrie ?

J'ai imaginé une fratrie constituée de traumatismes propres à cette époque : le disparu, le mutilé, celui qui fuit... L'assemblage est fictionnel mais ces cas de figure différents ont existé. Et puis je trouvais intéressant de voir comment la mère entretient un rapport particulier avec chacun d'entre eux. C'est ça aussi, une famille, chacun tient une place. Ici, il y a le petit chéri, le jeune dont la disparition est source d'une souffrance intolérable. Il y a le héros de la famille, l'homme fort parti parce qu'on lui mettait trop de choses sur les épaules. Et il y a le gars complètement perdu, l'handicapé. Concernant le traumatisme de Marcel, j'ai pris le cas qui m'intéressait particulièrement, celui du psychonévrosé, qui a tellement intériorisé la souffrance qu'elle se transforme en pathologie invraisemblable. Marcel n'a aucune lésion neurologique mais il est sourd et muet - d'autres pouvaient être frappés de cécité, de paralysie, de tremblements... À un moment donné, le corps dit non...

Tous les personnages doivent faire avec leur traumatisme de guerre, il n'y en a pas un dont la souffrance soit héroïsée...

Oui, toutes leurs douleurs se valent, ils ont tous de bonnes raisons de souffrir. Même Fabrice à Paris, qui masque sa souffrance en étant apparemment davantage dans la vie, dans les affaires... Les personnages sont beaucoup dans la retenue, la pudeur. Ils ne sont pas complaisants avec eux-mêmes, leur douleur s'exprime quand ils ne peuvent vraiment pas faire autrement.

Les femmes aussi ont leurs traumatismes...

Oui, elles aussi ont été touchées et réagissent à leur manière. Les deux personnages féminins principaux sont très différents l'un de l'autre. Hélène est une femme moderne, libre, qui a vraiment vécu la guerre, en tant qu'infirmière. Elle a vu des horreurs et son mari est revenu fou du Front. Elle a une grande longueur d'avance sur les autres. Pour Hélène, j'ai pensé à Céline Sallette dès l'écriture et à son jeu libre et spontané pour incarner cette modernité. Et aussi parce qu'il lui suffit d'un regard pour qu'on sente affleurer le tragique – quand je choisis un acteur, je regarde d'abord ce qu'il ne va pas avoir besoin de jouer car c'est déjà en lui. Ce qui permet au reste d'advenir. Le jeu de Céline n'est jamais complaisant, il reste toujours dans l'énergie, dans la volonté de vivre. Ce qui cadre très bien avec le personnage d'Hélène, qui ne s'apitoie pas.

Et les personnages de Madeleine et Marcel ?

Madeleine, en revanche est encore un personnage du XIX^{ème} siècle. C'est une femme très touchante, courageuse et bienveillante. Et Julie-Marie Parmentier lui apporte son côté hors du temps, frêle et délicat, petit brin de femme à la fois modeste et lumineuse. Pour mon court-métrage, *GÉRALDINE JE T'AIME*, j'avais déjà tourné avec elle et Grégory Gadebois. Ils y formaient un couple insolite, ce sont deux acteurs très complémentaires et ils ont en commun une grande délicatesse. Il me paraissait

évident de les associer à nouveau, j'ai d'ailleurs écrit ces rôles en pensant à eux. De son côté, Grégory par son physique imposant incarne toute la pesanteur du personnage, son immobilité. Il est l'image de la vie en panne, du trauma empêtré dans le silence et dans l'épaisseur de ce corps qui le protège et l'encombre. Il y a en même temps chez lui une prodigieuse mobilité du visage, toutes les émotions s'y lisent avec une rare subtilité. Il passe en un instant d'une candeur enfantine à une expression effrayante ou déchirante.

Comment avez-vous choisi le casting ?

Tout d'abord, en ce qui concerne Romain Duris, je ne pensais pas à lui au moment de l'écriture du scénario. J'imaginai alors un Georges puissant, dur, voire brutal, cachant ses fêlures derrière un physique impressionnant. Et puis j'ai revu *DE BATTRE MON CŒUR S'EST ARRÊTÉ*... Et découvert *PERSÉCUTION* de Chéreau, qui a fini de me convaincre. Finalement avec lui j'ai fait le chemin inverse : il a travaillé à masquer sa sensibilité, sa délicatesse, sa féminité derrière une dureté, une épaisseur, une autorité, une raideur martiale. Il s'est jeté dans le rôle, s'est épaissi, a travaillé son corps, sa démarche, sa voix, son élocution... Et Georges est devenu ce type élégant, éduqué, volontaire, pétri de cette culture du XIX^{ème} où l'on apprend à se maîtriser, et en même temps paumé, décalé, désabusé, incapable de se projeter dans l'avenir. Romain s'est nourri aussi de documents et de lectures qui m'avaient moi-même beaucoup inspirés comme Aurélien d'Aragon ou Gilles de Drieu la Rochelle... Des livres où l'on voit ces hommes qui reviennent du Front, physiquement entiers mais perdus, peinant à retrouver l'estime d'eux-mêmes. En ce qui concerne Maryvonne Schiltz, qui joue la mère, je voulais une femme qui puisse incarner cette époque – je pensais à ma grand-mère, évidemment. Maryvonne Schiltz est une grande actrice de théâtre, j'avais joué avec elle. Il me semble que sans discours,

on comprend les enfants en les voyant face à cette mère. Louise est une maîtresse femme et une mère souffrante, dans la grande tradition du XIX^{ème}. Et enfin Wabinlé Nabié, qui joue Diofo : pour ce rôle, j'avais commencé un casting en France, me disant que ce serait plus simple pour travailler. Et puis en Afrique, à Ouagadougou en repérages j'ai fait passer un casting pour les petits rôles et là j'ai rencontré Wabinlé. J'ai instantanément vu Diofo, l'alter ego africain de Georges, lumineux, intelligent, spirituel, élégant, polyglotte, bourré de charme. Mais Wabinlé est aussi un conteur puissant capable d'exprimer toute la sauvagerie de la guerre que Diofo a lui-même vécu. Je ne pouvais pas passer à côté de cet acteur rare.

Comment avez-vous travaillé la lumière ?

Là encore, rien d'ostentatoire. Je voulais un cadre très stable, posé, qu'on ne sente pas la main du réalisateur. J'ai travaillé avec Tom Stern, le chef opérateur de Clint Eastwood. Tom est devenu franco-américain suite à son mariage. Il aime beaucoup la France, parle plutôt bien français. Concernant les couleurs, je voyais un film avec une grande gamme chromatique pour rendre compte des univers très contrastés qui cohabitent dans le film. On passe de la lumière d'Afrique aux tranchées, des intérieurs confinés à la campagne verdoyante... La fluidité dans la narration que je recherchais dès l'écriture, j'avais envie de la retrouver à l'image. J'aspirais à une forme d'élégance, à une évidence – ce qui n'empêche pas de surprendre le spectateur, mais toujours en restant juste.

La fin du film est plutôt heureuse...

Oui, même si on ne sait pas ce qu'il va se passer, on voit Georges qui se reconstruit en acceptant de faire ce qu'il avait refusé dans un premier temps : travailler à la réhabilitation des champs de bataille. Georges est sceptique, il voit bien que cela ne suffira pas mais symboliquement, c'est un premier pas d'aller

réparer les dégâts là où les hommes se sont battus. Et de se réparer lui-même en s'imposant cette séparation avec Hélène et en essayant de faire la paix avec lui-même. *CESSEZ-LE-FEU* est avant tout un film sur la réparation.

Le film est dédié "à Léonce et à tous ceux qui firent l'impossible".

À travers mon grand-père, c'est à toute sa génération que je rends hommage.



ENTRETIEN

Avec Romain Duris (Georges)

Qu'est-ce qui vous plaisait dans le rôle de Georges ?

Sa masculinité. Un an après *UNE NOUVELLE AMIE*, où j'avais beaucoup travaillé la féminité, Emmanuel Courcol me proposait ce rôle de soldat qui a commandé des troupes, dont l'autorité est naturelle. J'avais vraiment envie d'explorer ce côté viril et j'ai fait le même travail que sur *UNE NOUVELLE AMIE*, mais à l'inverse ! Et avec la même coach. Comment faire croire que Georges a fait la guerre ? Comment rentrer dans la peau d'un gars qui a passé 4 ou 5 ans dans les tranchées, qui a vu du sang, des morts ? Mon rôle était très chargé, il fallait être crédible physiquement, trouver la manière d'être imposant et d'exprimer le vécu de Georges sans mots.

Comment avez-vous procédé ?

J'ai avant tout travaillé ma démarche. J'ai marché des heures et des heures dans Paris, avec les pieds qui s'enfoncent sur terre. Cela peut paraître banal pour certains mais pour moi qui suis un peu plus en l'air... Pour m'aider à me réancrer, je mettais des poids d'1 kg aux jambes, que j'ai emmenés avec moi lors du tournage en Afrique pour ne pas perdre cette sensation de lourdeur en cours de route. Quand on montait faire un plan sur une montagne, moi j'avais toujours mes poids aux jambes ! Et aussi sur certaines scènes, quand je portais un pantalon suffisamment ample. J'avais pris la scène des tranchées comme repère de mon rôle. Georges est un homme parfois pressé, mais jamais paniqué. Il gère des situations de crise et donne des ordres à ses hommes sans avoir besoin de hurler. Ou en hurlant quand il le faut. J'ai travaillé ma voix pour la rendre plus grave, profonde, traversée par une respiration différente, un souffle. Et je me suis entraîné à crier. Crier en marchant, ou en courant, mais sans jamais se précipiter. Ce gars est habitué à commander, son corps entier parle pour se faire respecter.

Avez-vous regardé des films sur l'époque ?

Oui, pas mal de documentaires, où j'ai vu la manière de ces hommes de se tenir plus droit qu'aujourd'hui, le buste bombé en avant. Tout ça se prépare en amont du film. Si on n'y pense seulement au moment de la scène, ça marche moyen ! J'ai aussi vu des films comme *CAPITAINE CONAN* et *APOCALYPSE*, une série documentaire sur les première et deuxième guerres mondiales, qui passait comme par hasard à la télévision à ce moment là. C'était très bien pour se mettre dans l'époque, s'immerger dans les faits réels, le présent de ces soldats.

Et côté lectures ?

Emmanuel Courcol est habitué à beaucoup lire, il m'a conseillé des romans, des récits d'époque. J'ai notamment lu *Les Croix de bois* de Roland Dorgelès, un roman très fort, magnifique. Et aussi *J'étais médecin dans les tranchées* de Louis Maufrais. Ce journal qui témoigne du quotidien d'un médecin dans les tranchées m'a beaucoup servi. Tu rentres avec lui dans les tranchées, tu vois comment il travaille, comment il passe, chaque jour, à un fil de la mort.

CESSEZ-LE-FEU se passe 5 ans après la guerre et raconte aussi comment vivre avec ses traumatismes...

Soit Georges est complètement dans le présent et dans l'action, soit il s'absente dans la contemplation du paysage ou pour fumer une clope. Et là, son regard se charge évidemment de souvenirs qui remontent, malgré tous ses efforts pour les camoufler. J'ai été très intéressé par *OF MEN AND WAR* de Laurent Bécue-Renard, un documentaire sur des soldats américains revenus d'Irak. Ce n'est pas la même période mais le film parle de la même chose : comment ces gars ont du mal à mettre des mots sur leurs sensations, comment la cellule psychologique les prend en charge. Quand ils arrivent à s'ouvrir, tu vois leurs corps massifs s'effondrer d'un coup, l'œil hagard, l'envie de vomir au moment de parler... Là encore, c'est très physique. Georges est chargé

d'un tel vécu. J'ai aussi revu *VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER*, notamment la manière dont le personnage de De Niro revient chez lui, dégageant la peur et la fébrilité alors que c'était un homme si robuste. Ce moment est sublime.

Comment avez-vous abordé les scènes dans les tranchées ?

Emmanuel a eu une idée de mise en scène qui m'a beaucoup plu. Un plan de grue parcourait la tranchée de bout en bout, suivant tout ce qui s'y passe en plan séquence : les bombes, les soldats qu'on croise, l'obus qui explose et tue un camarade... On a répété cette scène la veille du tournage et le lendemain, tout le monde était au taquet, dans la belle lumière du petit matin. J'ai tourné beaucoup de plans séquences mais pas qui demandaient une si grande préparation, de tels réglages.

Pourquoi Georges est-il parti en Haute-Volta ?

Avant tout pour fuir des responsabilités qu'il ne veut plus assumer, notamment celle d'aîné qui doit s'occuper de son petit frère. Georges veut aussi fuir le poids du frère mort, l'œil de sa mère qui le tient pour responsable, tout du moins qui lui en veut. Georges choisit de penser enfin à lui, d'arrêter de ressasser ce qu'il vient de vivre. Et aussi de ne pas subir ce que l'on réservait aux soldats qui revenaient de cette guerre. J'ai lu des choses aberrantes et terribles là-dessus : ces hommes avaient beau s'être conduits en héros pendant quatre ans, ils étaient devenus d'un coup des moins que rien, des indésirables tant l'opinion publique voulait oublier, effacer la réalité de cette guerre qu'ils incarnaient. Georges désire aussi sans doute revenir à une simplicité, une pureté, de vrais échanges humains. C'est bouleversant à quel point tout ça est réel en Afrique.

Comment s'est passé le tournage en Afrique ?

J'ai été halluciné quand je me suis retrouvé en Afrique Noire, où je n'étais jamais allé. Les gens ont une franchise, une vitalité. Tout ça porté par la beauté des paysages,

la lumière, une énergie complètement différente de celle que l'on trouve à Paris et dans les autres grandes villes. Ce voyage a été sublimestime, j'ai été marqué à vie par la beauté et la puissance de ces pays d'Afrique.

Et jouer dans un film d'époque ?

Il faut se mettre dans une bulle afin de se plonger dans un autre réel. En même temps, hormis les tenues, *CESSEZ-LE-FEU* pourrait se passer à n'importe quelle époque, ce qu'il raconte est intemporel. Quant aux cérémonies dozo que l'on voit dans la partie africaine, elles existent encore aujourd'hui, là non plus il n'y a pas eu besoin d'aller puiser dans des choses ancestrales.

Et le travail sur les costumes ?

Edith Vesperini, la costumière avait de très bonnes idées remarquables, elle était habitée par ce qu'elle faisait. On s'en rend compte dans la scène de fête à Paris, avec ces costumes brillants, totalement poétiques, un peu rock'n'roll pour l'époque tout en restant chic. Jusqu'aux figurants, tout le monde a des sapes incroyables. Des dentelles, des couleurs, les filles les seins à l'air... Dans ces années-là, les gens n'avaient pas vraiment de codes vestimentaires.

Georges n'est pas du tout en empathie avec la maladie de son frère...

Non, là il est un peu buté, mon personnage ! Il réagit à la dure, c'est son côté old school, qu'il assume totalement. Il ne fait preuve d'aucune psychologie, la rigidité de l'armée ressurgit, il n'a pas envie de réfléchir : c'est comme ça et pas autrement.

Hélène est un élément important dans le parcours de réparation de Georges...

Oui, grâce à Hélène, Georges redécouvre les sentiments, la douceur, la vie. Entre sa mère qui n'arrive pas à sortir de la douleur d'avoir perdu un fils et son frère muré dans un refus psychologique et même physique, heureusement qu'Hélène fait son apparition dans sa vie pour lui ouvrir une autre voie. *CESSEZ-LE-FEU* raconte aussi le bonheur

retrouvé avec une femme, grâce à une femme...

C'est la première fois que vous jouiez avec Céline Sallette...

Céline est une actrice vraiment géniale, spontanée, inattendue... Tout ce que j'aime ! Elle amène une modernité au personnage, un côté très femme. Elle refuse d'être soumise, bouscule les rapports. J'ai adoré jouer avec tous mes partenaires : Grégory Gadebois, Maryvonne Schiltz, Wabinlé Nabié... C'est très enrichissant de tourner avec de tels camarades de jeu, cela aide à attraper les émotions, exprimer la colère, l'amour, la séduction... Quand Maryvonne Schiltz se tenait là devant moi, je sentais vraiment la douleur d'une mère.

Aucune souffrance n'est héroïsée, chaque personnage trimalle son traumatisme.

Oui, chaque personnage souffre, se répare et grandit ensemble. Le film a un côté épopée. En France, tout le monde a eu quelqu'un de sa famille impliqué dans cette guerre. C'est en nous, pas besoin d'aller fouiller dans les arbres généalogiques. Cela rajoute au réel du film.

EMMANUEL COURCOL

Emmanuel Courcol est sorti de l'École Nationale des Arts et Techniques du Théâtre (Rue Blanche) en 1984. Il a depuis joué dans une trentaine de pièces et tourné dans une vingtaine de films (pour le cinéma et la télévision).

Après s'être frotté à l'écriture théâtrale, sa rencontre avec Philippe Lioret l'orienta vers le travail de scénariste. Il co-signa avec lui *MADemoiselle* (2001), *L'ÉQUIPIER* (2004), *WELCOME* (2009), nommé au César du Meilleur Scénario Original, et *TOUTES NOS ENVIES* (2011).

Il a collaboré ensuite avec François Favrat au scénario de *BOOMERANG* (2015) et co-écrit *TÊTE BAISSÉE* (2015) de Kamen Kalev, produit par Le Pacte.

Avant de commencer l'écriture de *CESSEZ-LE-FEU*, il réalisa en 2012 le court-métrage *GÉRALDINE JE T'AIME*, produit par Polaris Film et France 2, avec Julie-Marie Parmentier et Grégory Gadebois.



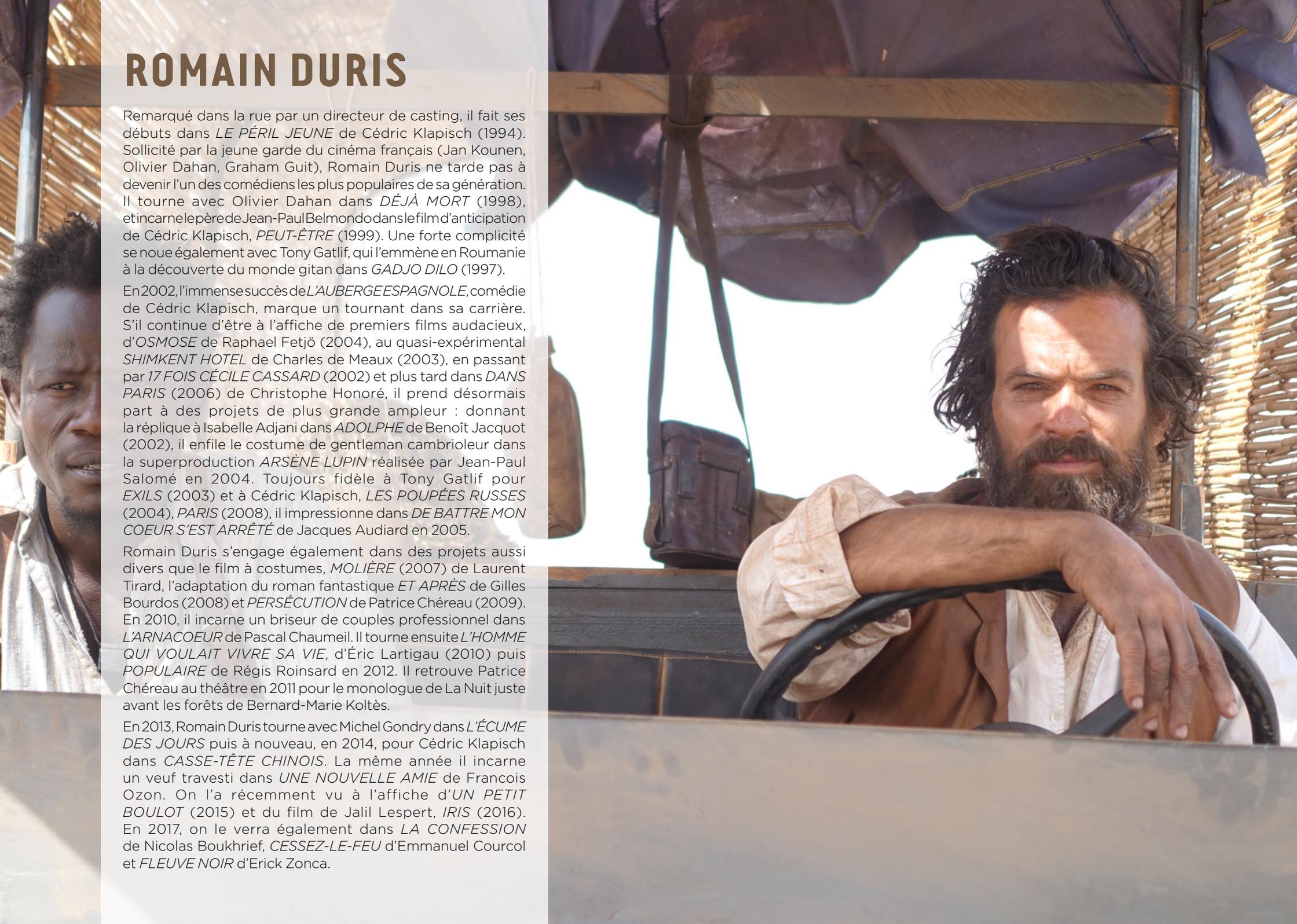
ROMAIN DURIS

Remarqué dans la rue par un directeur de casting, il fait ses débuts dans *LE PÉRIL JEUNE* de Cédric Klapisch (1994). Sollicité par la jeune garde du cinéma français (Jan Kounen, Olivier Dahan, Graham Guit), Romain Duris ne tarde pas à devenir l'un des comédiens les plus populaires de sa génération. Il tourne avec Olivier Dahan dans *DÉJÀ MORT* (1998), et incarne le père de Jean-Paul Belmondo dans le film d'anticipation de Cédric Klapisch, *PEUT-ÊTRE* (1999). Une forte complicité se noue également avec Tony Gatlif, qui l'emmène en Roumanie à la découverte du monde gitan dans *GADJO DILO* (1997).

En 2002, l'immense succès de *L'AUBERGE ESPAGNOLE*, comédie de Cédric Klapisch, marque un tournant dans sa carrière. S'il continue d'être à l'affiche de premiers films audacieux, d'*OSMOSE* de Raphael Fetjő (2004), au quasi-expérimental *SHIMKENT HOTEL* de Charles de Meaux (2003), en passant par *17 FOIS CÉCILE CASSARD* (2002) et plus tard dans *DANS PARIS* (2006) de Christophe Honoré, il prend désormais part à des projets de plus grande ampleur : donnant la réplique à Isabelle Adjani dans *ADOLPHE* de Benoît Jacquot (2002), il enfile le costume de gentleman cambrioleur dans la superproduction *ARSÈNE LUPIN* réalisée par Jean-Paul Salomé en 2004. Toujours fidèle à Tony Gatlif pour *EXILS* (2003) et à Cédric Klapisch, *LES POUPEES RUSSES* (2004), *PARIS* (2008), il impressionne dans *DE BATTRE MON COEUR S'EST ARRÊTÉ* de Jacques Audiard en 2005.

Romain Duris s'engage également dans des projets aussi divers que le film à costumes, *MOLIÈRE* (2007) de Laurent Tirard, l'adaptation du roman fantastique *ET APRÈS* de Gilles Bourdos (2008) et *PERSÉCUTION* de Patrice Chéreau (2009). En 2010, il incarne un briseur de couples professionnel dans *L'ARNACOEUR* de Pascal Chaumeil. Il tourne ensuite *L'HOMME QUI VOULAIT VIVRE SA VIE*, d'Éric Lartigau (2010) puis *POPULAIRE* de Régis Roinsard en 2012. Il retrouve Patrice Chéreau au théâtre en 2011 pour le monologue de *La Nuit juste avant les forêts* de Bernard-Marie Koltès.

En 2013, Romain Duris tourne avec Michel Gondry dans *L'ÉCUME DES JOURS* puis à nouveau, en 2014, pour Cédric Klapisch dans *CASSE-TÊTE CHINOIS*. La même année il incarne un veuf travesti dans *UNE NOUVELLE AMIE* de François Ozon. On l'a récemment vu à l'affiche d'*UN PETIT BOULOT* (2015) et du film de Jalil Lespert, *IRIS* (2016). En 2017, on le verra également dans *LA CONFESSION* de Nicolas Boukhrief, *CESSEZ-LE-FEU* d'Emmanuel Courcol et *FLEUVE NOIR* d'Erick Zonca.



CÉLINE SALLETTE

Céline Sallette commence au théâtre avec Laurent Laffargue sur des textes de Shakespeare et Daniel Keene, puis rentre au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris où elle suit une formation de 2003 à 2006. Elle débute sa carrière cinématographique en 2005, en interprétant Lizzy dans *MEURTRIÈRES* de Patrick Grandperret, et enchaîne les apparitions dans *MARIE-ANTOINETTE* de Sofia Coppola (2006), *LA CHAMBRE DES MORTS* d'Alfred Lot (2007), *LE GRAND ALIBI* de Pascal Bonitzer la même année. En 2009, on peut la voir dans *AU-DELÀ (HEREAFTER)*, de Clint Eastwood et dans *LA GRANDE VIE* d'Emmanuel Salinger.

En 2007, Céline Sallette joue le personnage de Suzanne dans le téléfilm *FIGARO* réalisé par Jacques Weber, et c'est en 2010, avec *UN ÉTÉ BRÛLANT* de Philippe Garrel, qu'elle se fait définitivement remarquer en incarnant l'un des quatre personnages principaux du film. La même année, elle prête ses traits à Clotilde dans *L'APOLLONIDE, SOUVENIRS DE LA MAISON CLOSE* réalisé par Bertrand Bonello, qui lui vaut d'être nommée au César du Meilleur Espoir Féminin en 2012.

En 2011 Céline Sallette apparaît dans *DE ROUILLE ET D'OS* de Jacques Audiard et tient le rôle principal du film de Jean-Pierre Denis *ICI-BAS*.

On la retrouve en 2012 à la télévision dans la série réalisée par Fabrice Gobert *Les Revenants* sur Canal + et au cinéma, notamment dans *LE CAPITAL* de Costa-Gavras. Elle tourne en 2013 dans les films *MON ÂME PAR TOI GUÉRIE* de François Dupeyron, *VIE SAUVAGE* de Cédric Kahn, *LA FRENCH* de Cédric Jimenez aux côtés de Jean Dujardin et Gilles Lellouche et tient le rôle principal du film *GERONIMO* de Tony Gatlif, présenté Hors Compétition au Festival de Cannes 2014.

En 2015, on peut la voir dans le film *LES ROIS DU MONDE* de Laurent Laffargue ainsi que dans la saison 2 des *Revenants*. En 2016, on a pu la voir aux côtés de Gérard Depardieu et Benoît Poelvoorde dans *SAINT-AMOUR* de Gustave Kervern et Benoît Delepine ainsi que dans *JE VOUS SOUHAITE D'ÊTRE FOLLEMENT AIMÉE* de Ounie Lecomte. On la retrouvera en 2017, une nouvelle fois avec Grégory Gadebois, dans *CESSEZ-LE-FEU* d'Emmanuel Courcol. Plus prochainement, on la verra dans *HHHH* de Cédric Jimenez, adaptation de l'œuvre remarquée de Laurent Binet et dans *CORPORATE* de Nicolas Silhol.



GRÉGORY GADEBOIS

Grégory Gadeboy intègre en 2000 le Conservatoire National d'Art Dramatique dans la classe de Catherine Hiegel. De 2006 à 2011, il est pensionnaire de la Comédie Française tout en développant parallèlement, à partir de 2006, une carrière au cinéma : *PARS VITE ET REVIENS TARD* de Régis Wargnier. La même année il retrouve Jérôme Bonnell pour *J'ATTENDS QUELQU'UN*, suite à leur collaboration sur le film *LE CHIGNON D'OLGA*.

On le remarque ensuite notamment dans *LA FRONTIÈRE* de Philippe Garrel (2008), mais c'est avec *ANGÈLE ET TONY* d'Alix Delaporte (2010), qu'il atteint la notoriété. Sa prestation dans le film se voit récompensée par le César du Meilleur Espoir Masculin en 2012. Depuis, le cinéma fait régulièrement appel à lui. On le retrouve ainsi en 2010 chez Joann Sfar dans *GAINSBOURG, VIE HÉROÏQUE* et dans le film que Marc Dugain adapte de son propre roman à succès, *UNE EXÉCUTION ORDINAIRE*. Il retrouve ensuite Régis Wargnier pour *LA LIGNE DROITE* (2011), et interprète le Comte de Provence dans *LES ADIEUX À LA REINE* de Benoît Jacquot en 2012.

Alors qu'il triomphe en 2013 avec l'adaptation de la fameuse nouvelle de science-fiction, *Des Fleurs pour Algernon*, pour lequel il obtient le Prix Du Meilleur Comédien du Palmarès du Théâtre, Grégory Gadebois multiplie les prestations au cinéma comme dans *AUGUSTINE* d'Alice Winocour (2012). Mais c'est grâce à François Dupeyron, qui lui confie le premier rôle dans *MON ÂME PAR TOI GUÉRIE*, déjà aux côtés de Céline Sallette, que Grégory Gadebois se voit nommé pour le César du Meilleur Acteur en 2014.

Depuis on a pu le voir dans *BRÈVES DE COMPTOIR* de Jean-Michel Ribes (2014), et, la même année, dans *LE DERNIER COUP DE MARTEAU* où il retrouvait Alix Delaporte.

En 2015, il partage l'affiche aux côtés de Jean-Pierre Darroussin dans *COUP DE CHAUD* de Raphaël Jacoulot et interprète Olivier aux côtés de Sylvie Testud dans *AU PLUS PRÈS DU SOLEIL* d'Yves Angelo.

En 2017, on le retrouvera à l'affiche d'*OUVERT LA NUIT* d'Édouard Baer et de *CESSEZ-LE-FEU* d'Emmanuel Courcol. Il tourne également sous la direction d'Anne Fontaine et de Gilles Bourdos.



JULIE-MARIE PARMENTIER

Julie-Marie Parmentier suit ses premiers cours de théâtre dès l'âge de neuf ans. Depuis, le théâtre occupe une large place dans l'activité de la comédienne qui entame dès 2003 une fructueuse collaboration avec le metteur en scène André Engel dans *Le Jugement dernier* d'Ödön von Horvath aux Ateliers Berthier. Toujours sous sa direction et aux côtés de Michel Piccoli, elle est Cordélia dans *Le Roi Lear* de William Shakespeare, (2005, 2007) et "La Jeune Fille" dans *Minetti* de Thomas Bernhard (2008, 2009).

De 2010 à 2012, Julie-Marie Parmentier devient pensionnaire de La Comédie Française. On se souvient de *L'Avare* de Molière où elle joue Élise sous la direction de Catherine Hiegel, (2011) mais elle est aussi une formidable Agnès dans *L'École des femmes* de Molière mise en scène par Jacques Lassalle (2011, 2012). C'est Noémie Lvovsky qui la repère à l'âge de quinze ans et l'engage pour tourner son premier film *LA VIE NE ME FAIT PAS PEUR* en 1998.

L'année suivante elle rejoint la troupe de Robert Guédiguian pour *LA VILLE TRANQUILLE* mais c'est pour *LES BLESSURES ASSASSINES* de Jean-Pierre Denis (2000), qu'elle est nommée au César du Meilleur Espoir Féminin. Suivront, entre autres, *LE VENTRE DE JULIETTE* de Martin Provost (2002), *FOLLE EMBELLIE* de Dominique Cabrera (2003), *CHARLY* de Sild Le Besco (2006), ou encore, en 2009, *36 VUES DU PIC SAINT-LOUP* de Jacques Rivette.

En 2010, elle obtient le premier rôle dans l'adaptation au cinéma du roman de Delphine de Vigan, *NO ET MOI*, réalisée par Zabou Breitman. Julie-Marie Parmentier tourne l'année suivante dans le film de Benoît Jacquot, *LES ADIEUX À LA REINE* (Prix Louis-Delluc 2012), et partage une première fois l'affiche avec Grégory Gadebois dans le téléfilm de Claire Devers, *RAPACE* (2012).

En octobre 2016, on peut la voir sur scène dans *Les Femmes savantes* aux côtés d'Agnès Jaoui et Jean-Pierre Bacri, dans une mise en scène de Catherine Hiegel. En 2017, elle sera à l'affiche de *CESSEZ-LE-FEU* d'Emmanuel Courcol.



LISTE ARTISTIQUE

Georges Laffont **Romain DURIS**
Hélène **Céline SALLETTE**
Marcel Laffont **Grégory GADEBOIS**
Madeleine **Julie-Marie PARMENTIER**
Louise Laffont **Maryvonne SCHILTZ**
Diofo **Wabinlé NABIÉ**
Fabrice **Yvon MARTIN**
Docteur Gagneux **Thierry BOSC**
Philippe **Arnaud DUPONT**
Angèle **Mathilde COURCOL-ROZÈS**
Debaecker **Armand ÉLOI**
Chef Dozo **Konomba TRAORÉ**
Collectionneur **Fabrice EBERHARD**
Patron du bal **Pierre BERRIAU**

LISTE TECHNIQUE

Un film écrit et réalisé par **Emmanuel COURCOL**
Image **Tom STERN (AFC)**
En collaboration avec **Yann MARITAUD**
Son **Pascal ARMANT**
Mixage **Sébastien ARIAUX**
Décors **Mathieu MENUT**
Costumes **Édith VESPERINI, Stephan ROLLOT**
Maquillage **Charlotte LEQUEUX**
Coiffure **Franck MENDOCHÉ**
Montage **Géraldine RETIF, Guerric CATALA**
Montage son **Sébastien MARQUILLY**
Musique Originale **Jérôme LEMONNIER**
1^{er} assistant mise en scène **Mathieu HOWLETT**
Supervision VFX **Alain CARSOUX**
Directeur de post-production **Anne-Sophie HENRY-CAVILLON**
Producteurs exécutifs **Mat TROI DAY, Sékou TRAORÉ, Oumar SALL**
Produit par **Christophe MAZODIER**
Productrice associée **Céline CHAPDANIEL**
Co-Producteurs **Martin METZ, Jean-Jacques NEIRA, Gilles GRAMAT, Adrian POLITOWSKI, Gilles WATERKEYN, Nadia KHAMLIHI, Rémi PRECHAC, Gilles de LACLAUSE, Hubert CAILLARD, Dominique BOUTONNAT, Arnaud BERTRAND**

Une coproduction franco-belge **Polaris Film Production & Finance / Umedia, Fontana**

En coproduction avec **France 2 Cinéma, Compagnie Gama des Films, Apaloosa Distribution, Adhésive Production**

Avec la participation de **France Télévision, Canal+, Ciné +, Le Pacte**
En association avec **A Plus Image 5, Manon 5, Cofinova 11, Indie Sales et Indie Invest**

Avec le soutien **de la Région des Pays-de-la-Loire, de la Région Aquitaine-Limousin-Poitou-Charentes, du département de la Charente, du conseil départemental de la Dordogne, du CNC (Nouvelles technologies en production), des Gueules Cassées (union des blessés de la face et de la tête), de la Fondation Saint-Cyr et du Bleuët de France**

Distribution **Le Pacte**
Ventes internationales **Indie Sales**

Le Pacte